

Je
vous
salue

Solange



Vincent Caspary

Vincent CASPARY

Je vous salue Solange

© Vincent CASPARY, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4371-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ROMAN

Brigitte, Louane et Philippe

Merci à Sylvie,

DC, mon kiff absolu...

À Sylvie

Je vous salue Solange

Toute ressemblance avec des lieux ou des personnes ayant existé est purement volontaire de la part de l'auteur qui ne boude nullement son plaisir de blasphémer joyeusement comme un païen. Que cela soit dit et admis. Amen.

Avertissement : le texte que vous vous apprêtez à lire est un récit apocryphe. Son authenticité n'a jamais pu être établie et ne le sera jamais. Il n'existe qu'au travers des différents témoignages plus ou moins farfelus et contradictoires de personnes ayant fréquenté Solange, l'héroïne de cette histoire.

Après un travail acharné et un dévouement de tous les instants qui force le respect, l'auteur a tenté de regrouper ces témoignages pour en tirer une fiction narrative, canonique, désacralisée et païenne. Bien entendu, ce qui précède ne veut strictement rien dire mais colle parfaitement à l'évocation de textes religieux dits sacrés. Quoi qu'il en soit, préparez-vous à rencontrer Solange, une vraie princesse pleine de grâce et de graisse qui va combler votre besoin irréprensible à croire en des histoires qui n'ont ni queue, ni tête.

Mais non, me dites-vous ? Messie !

Comment peut-on évoquer un tel endroit ? Quels mots choisir pour décrire Nazareth-sur-Vologne ? Le défi est grand et pourtant nécessaire. Impérieux même ! Tout aurait commencé et fini là. Ce petit village de trois cent quinze habitants est le nombril du monde, le décor de l'âme humaine, le terminus de l'espérance.

Commençons par le début : où se situe Nazareth-sur-Vologne ? Les différents textes qui documentent cette histoire ne sont pas très clairs sur ce point comme sur tant d'autres. Certains évoquent la Palestine, d'autres un coin reculé des Vosges. D'autres encore un quelconque trou perdu sur la surface de la Terre. En définitive, cela a peu d'importance, seule compte la parabole qui s'y trouve enseignée.

Posons-nous maintenant la question de savoir à quelle époque se déroule cette histoire. Là encore, les choses sont compliquées. À chaque témoin sa période. Tout comme le lieu, il semble que cette information ne soit pas capitale aux yeux des protagonistes ni d'ailleurs à ceux qui croient en cette histoire. La réalité historique est au service de la science, non pas à celui de la croyance qui -comme toute bonne illusion - aime brouiller les pistes pour mieux obscurcir les esprits.

Soit, nous nous passerons de ces informations et nous allons nous concentrer sur l'histoire de ce village et de ses habitants. Et plus particulièrement sur un personnage qui est au cœur du récit. Mais patience, pour l'heure, revenons à Nazareth-sur-Vologne.

Au premier abord, ce bourg pourrait faire penser à n'importe quel bourg. On y trouvait des maisons, des rues et des habitants. Rien d'étonnant là-dedans me direz-vous mais en y regardant de plus près on comprend Nietzsche lorsqu'il affirmait que le diable se cache dans les détails.

Le premier de ceux-ci - et pas des moindres - est l'absence de couleurs. Nazareth-sur-Vologne ressemblait à un tableau impressionniste éteint, un vieux remake en noir et blanc, un ennemi acharné de la photosynthèse. Tout y était terne, grisaille et bouillasse. En conflit avec ce trou noir qui rejetait la lumière, le soleil même y faisait grève. En lieu et place, une brume poisseuse - tel un linceul - recouvrait en

permanence la petite localité. On n'y voyait pas à dix mètres et cela tombait plutôt bien pour les habitants qui se complaisaient dans la cécité la plus crasse.

Un autre de ces détails se trouvait dans l'étonnante absence d'odeurs familières. Quiconque a déjà mis les pieds dans un village – un vrai village de paysans - en garde un souvenir olfactif prégnant. Nous pouvons tous fermer les yeux et sentir immédiatement la bonne odeur du foin qui sèche à l'ombre de l'étable, éprouver l'odeur puissante du fumier qui écoëure les citadins, respirer les odeurs animales de la basse-cour fermière, humer l'odeur primaire de la terre nourricière ou celle odorante de l'herbe de la prairie fauchée à la fin d'un été brûlant. Mais à Nazareth-sur-Vologne, il n'y avait rien de tel. Ici, l'effluve était banni, l'exhalaison honnie, la fragrance au pilori ! La seule et unique chose que l'on pouvait sentir avec certitude, était la haine de la vie. Il s'agit très certainement du détail qui révélait de la manière la plus symptomatique la présence du diable en cet endroit. Et encore, l'utilisation du terme « diable » est une facilité de langage doublée d'une imposture pour évoquer en réalité le fond intrinsèquement violent et destructeur du genre humain. Faire porter le chapeau aux anges même déchus est une manière pour les hommes de refuser de voir en face la réalité de leur condition. Ceci pourrait être le sens de cette fable comme nous le verrons plus loin.

Arrêtons-nous maintenant sur les habitants de cette étrange et pourtant si commune bourgade, le plus gros « détail » de cette histoire à n'en pas douter. N'importe qui se serait baladé dans ses rues – chose assez improbable pour qui n'était pas du pays – aurait croisé des hommes et des femmes qui au premier coup d'œil ressemblaient à Monsieur et Madame Tout-le-monde. Mais n'en croyez rien. Ici, à l'image du Golem, le grossier, l'informe et l'inachevé étaient la norme. L'évolution avait laissé les habitants sur le bord du chemin de la civilisation et le mot barbare y prenait tout son sens. Brutaux et incultes, les habitants de Nazareth-sur-Vologne étaient des morts-vivants animés de pulsions primitives qui refusaient obstinément de maquiller d'un vernis trompeur leur nature profonde. Leur manque d'éclat faisait corps avec leur environnement et les murs salement crépis de leurs maisons. Leurs yeux étaient des puits sans fond abandonnés de toute lueur. Leur cœur était sec comme une fontaine tarie. Leur langage était aussi frustré que leurs

pensées. Ils parlaient peu, se contentant de grogner ici ou là, toujours en patois, pour faire comprendre leur assentiment ou leur refus. Le binaire leur convenait bien et leur évitait de rentrer dans des explications tarabiscotées et inutiles selon eux. Le gris était leur étendard, leur affirmation, leur identité suprême. Ils avaient le bistre au cœur comme d'autres ont la peur au ventre. Méfiants de tout et de tout le monde, ils se sentaient en permanence assiégés par des ennemis extérieurs invisibles, par tous ces « *estrangers* » comme ils disaient, ce qui revenait à inclure toute personne n'appartenant pas au village. La paranoïa et l'acrimonie leur servaient de civilité. Personne ne venait au village, pas même les gendarmes qui préféraient laisser « *cette bande de dégénérés et de consanguins* » se débrouiller entre eux. Heureusement, dans cette mare croupissante remplie de haine, l'espoir existait et il portait le doux nom de Solange.

Solange était née à Nazareth-sur-Vologne trente ans auparavant. Physiquement, elle ne ressemblait à rien. Dotée d'un corps ingrat, elle était ce qu'on pouvait raisonnablement appeler une grosse. La nature dans sa générosité débordante lui avait donné des kilos à n'en savoir que faire. Ne pouvant pas être dissimulé par quelques astuces vestimentaires, Solange fit de ce surplus un appareil qui défiait la honte et s'étalait fièrement au regard réprobateur et teinté de dégoût des gens qu'elle croisait. Pour ne rien gâcher, Solange était rousse avec de longs cheveux filasse dégoulinant jusqu'au creux de ses reins. Une silhouette hors norme qu'on vous dit. Cerise sur le gâteau, elle portait des taches de rousseur comme d'autres portaient des stigmates indélébiles. On pourrait poursuivre cette pénible description en évoquant ses pieds anormalement disproportionnés ou cette sudation abondante qui l'enveloppait d'un parfum corporel aigre et vinaigré mais cela deviendrait franchement cruel.

Ne vous y trompez pas, Solange était tout à fait consciente de son aspect physique. Elle était la première à reconnaître que son corps était une caricature de la laideur. D'ailleurs, c'est pour cette raison qu'elle n'était pas croyante. La réalité même de ce corps qui reléguait le mot disgracieux au rayon des compliments prouvait en soi qu'aucun dieu ne pouvait exister ou bien, comme elle aimait le répéter : « ce serait vraiment un sacré salaud ! ». Pour parfaire le tableau, Solange était une

femme à barbe et pour cette raison tout le monde l'appelait Jésus dans le village.

À ce moment du récit, vous devez vous dire que cette pauvre femme devait être totalement désespérée et que sa vie devait ressembler à un long chemin de croix. Bien qu'il soit encore trop tôt pour que vous puissiez saisir l'ironie de cette dernière image, laissez-moi vous dire que vous vous trompez lourdement sur la prétendue détresse de cette femme. Solange se vivait comme une princesse au cœur pur, d'une beauté intérieure inversement proportionnelle à sa laideur extérieure. Rien que son prénom indiquait son penchant à s'élever vers les cieux, à quitter le plancher des vaches pour aller tutoyer les anges. Elle se savait investie d'une mission sacrée : donner le maximum de bonheur aux autres, n'importe quels autres, même ceux qui la harcelaient et se foutaient de sa gueule à longueur de journée. Et pour que tout le monde sache à quel point son cœur était pur et noble, elle portait en permanence une improbable robe rose de princesse couverte de paillettes. Tout ceci était intolérable pour les gens de Nazareth-sur-Vologne qui avaient développé à son égard une haine indicible. Son grand sourire permanent de bienheureuse révoltait ces esprits obtus de peine-à-jour qui marinaient dans leurs frustrations rances. Pourtant, dès qu'ils apercevaient Solange, ils ne pouvaient s'empêcher de ressentir une irrépressible envie d'abuser d'elle comme des soudards. Les gens du coin ne le lui pardonneront jamais ce paradoxe insupportable. Toute sa personne insultait leur misérable condition à laquelle ils tenaient tant pour y avoir consacré toute leur vie. Cette pulsion de vie engoncée dans son costume de princesse leur faisait honte. Ils rêvaient d'effacer du village cette tache indélébile qui gâchait leur grisaille et faisait ressortir leur bassesse et leur hypocrisie. En résumé, tout le monde avait envie de lui passer dessus puis de la lyncher.

Je dois encore vous dire certaines choses qui éclaireront un peu plus votre jugement. Solange - et cela ne doit pas vous surprendre au vu de mes avertissements liminaires - venait d'une famille frappée du sceau de la consanguinité, de l'inceste et de la débilité. Rien d'inhabituel ici où ces tares faisaient parties intégrantes du socle culturel commun transmis de génération en génération avec une constance et une abnégation sans faille. La famille de Solange vivait dans une vieille et petite ferme